

Le Diablotin Rose paraît le dimanche  
et le jeudi de chaque semaine, depuis  
le 15 juin 1848.

ON S'ABONNE A PARIS  
Rue Coquillière, 22.  
Au bureau du Journal.

EN PROVINCE  
Chez tous les libraires, dans tous  
les bureaux de poste et des  
messageries.

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS :	DEPARTEMENTS :
Un mois... 6 f.	Six mois... 7 f.
Un an... 10 f.	Un an... 12 f.



Adresser toutes demandes ou com-  
munications au Directeur du Diablotin

rose, rue Coquillière, 22.

INSERTIONS

Sur trois colonnes... 75 c. la ligne.  
Sur quatre colonnes... 50 c.

LES ABONNEMENTS

Datent du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois.

ON NE REÇOIT QUE LES LETTRES AFFRANCHIES.

# LE DIABLOTTIN ROSE.

Revue Politique.

PREFETS ET PREFECTURES.

Il y a eu ces jours derniers fournée extraordi-  
naire de préfets. Le citoyen Recurt, ministre  
de l'intérieur, a régénéré l'administration, à la  
satisfaction universelle de ceux qu'il a nommés.

Parmi les célébrités dont il a fait choix, au-  
cune ne nous est connue. Leur existence ne  
nous a été révélée que par le numéro du *Moni-  
teur*, qui enregistrait leur avènement. Aussi le  
*Diablotin rose* n'a-t-il rien à dire en particulier de  
ces élus, qu'il aime à croire doués de qualités  
médites; mais il se permettra de présenter, à  
leur occasion, une observation générale.

Tout métier nécessite un apprentissage; on  
n'est point pharmacien sans avoir longtemps  
cacheté des fioles et collé des étiquettes, on  
passe par l'école normale pour être professeur,  
par l'école polytechnique pour être ingénieur,  
par l'école des Beaux-Arts pour être pein-  
tre, par l'école des chartes pour être archi-  
viste. La première condition d'un ouvrier quel-  
conque, c'est de savoir son état, de l'avoir ap-  
pris longuement, d'avoir fait preuve d'une  
capacité spéciale. Le plus chétif savetier n'ad-  
mettrait pas dans son échoppe un *gniaffe* qui  
ne saurait pas carreler les vieux souliers. D'où  
vient donc que, s'il s'agit de gouverner un dé-  
partement, d'y faire observer nos lois, d'y pré-  
sider les conseils généraux, de concilier les in-  
térêts locaux et privés avec ceux de l'Etat, d'où  
vient donc qu'en ce cas, le ministre choisit des  
gens sans connaissances approfondies, sans  
études préalables, sans antécédents adminis-  
tratifs?

Personne ne s'avise de ramasser par hasard  
des citoyens dans une foule et de dire à l'un :  
« Tu, tu vas faire des bottes; » à l'autre : « Tu  
seras laboureur, » à un troisième : « Je t'insti-  
tue marchand de contremarques. » Et pourtant,  
nous voyons le gouvernement désigner des

avocats, des médecins, des rentiers, des com-  
merçants, des journalistes, et leur dire : « Vous  
allez être administrateurs! »

C'est absolument comme si l'on prenait un  
forgeron pour vendre de la cassonade, un per-  
ruquier pour tisser de la toile, un tailleur pour  
fabriquer des produits chimiques.

Il faudrait qu'un préfet non-seulement eût  
lu assidûment les traités de Gérando et de Cor-  
menin, mais encore qu'il eût pratiqué l'admini-  
stration. Il y a dans toute profession une hié-  
rarchie bien établie. Le soldat n'est pas sergent  
avant d'avoir conquis le grade de caporal; le  
clerc ne devient pas notaire avant d'avoir oc-  
cupé l'humble position de saute-ruisseau. Il  
serait logique que les préfets eussent donné  
des garanties d'aptitude dans les fonctions d'ex-  
péditionnaires, d'employés inférieurs, de con-  
seillers de préfecture et de sous-préfets; mais  
qu'arrive-t-il au contraire? De vieux serviteurs  
expérimentés, blanchis sous le harnois admi-  
nistratif, attendent vainement la récompense  
de leurs travaux, tandis que de jeunes amis  
du ministre, intronisés par son bon plaisir,  
vont étudier la triture des affaires publiques  
aux dépens d'un département français.

Hélas! malgré nos révolutions multipliées,  
la faveur, l'intrigue, le népotisme, l'ignorance,  
la présomption, la rapacité quémandeuse, l'em-  
portent toujours sur la justice, sur la droiture,  
sur l'impartialité, le mérite modeste et le désin-  
téressement.

Nous sommes comme les géants qui met-  
taient Pélion sur Ossa. Nous amoncelons des  
montagnes, mais nous n'atteignons jamais le  
ciel!

CONSIDÉRATIONS SUR LE CHAUVINISME.

Il serait temps que le peuple français jugeât  
sainement Napoléon I<sup>er</sup>, le grand mort de Sainte-  
Hélène, comme dit *la Patrie*, journal du soir.

Quand on dressa le bilan de l'Empire, on y  
trouva beaucoup de gloire; mais aussi beau-  
coup d'oppression.

Le vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna, de Wa-  
gram et de la Moskowa fut sans peur, mais non  
sans reproches.

Il étouffa la Révolution.

Il proscrivit les débris de la Montagne.

Il rétablit les titres de noblesse, les cham-  
bellans, les grands-veneurs et les écuyers ca-  
valcadours.

Il créa les droits réunis.

Il baillonna la Presse.

Il priva le peuple de tous droits civiques.

Il décima nos villages par la conscription.

Il entreprit d'injustes guerres pour donner  
des trônes à ses frères.

Béranger l'a dit :

Notre empereur portait longue férule.

On peut néanmoins expliquer le prestige qui  
s'attache à sa mémoire; mais rien ne justifie  
l'engouement qu'inspire son neveu, Louis-Na-  
poléon, aux paysans de l'Yonne, des Ardennes,  
de la Charente-Inférieure et de la plaine des  
Vertus.

Nous n'avons d'autre antipathie contre ce  
prince que celle dont nous sommes animés  
contre tous les princes en général. Nous ne le  
connaissons guère et désirons médiocrement  
faire sa connaissance; mais s'il faut s'en rap-  
porter à ses partisans eux-mêmes, le fils de la  
reine Hortense est fort au-dessous du rôle poli-  
tique qu'ils veulent lui imposer.

Examinons sa biographie, répandue à profu-  
sion dans Paris; nous y lisons :

En 1832, il publia un ouvrage sous le titre  
de *Considérations politiques et littéraires sur la  
Suisse*, et, en 1834, un *Manuel d'artillerie pour  
la Suisse*. Il était alors citoyen de la Républi-  
que helvétique et capitaine au régiment de  
Berne. Le biographe qualifie les échauffou-  
rées de Strasbourg et de Boulogne d'*expéditions*.





— Le club des femmes, dont on croyait le décès bien constaté, a repris ses séances dans la salle du passage Jouffroy. Le jour de la réouverture, un mot de la citoyenne Eugénie Nihoynet, présidente, a excité une vive agitation. Comme des perturbateurs attroupés à la porte cherchaient à pénétrer dans la salle : « Citoyennes, s'est-elle écriée avec indignation, on veut violer l'assemblée ! »

— Depuis quelques jours, l'astronome du Pont-Neuf a repris sa place accoutumée et montre la lune tous les soirs.

On doit y voir bien des trous.

— Un citoyen demandait : « Quel est donc ce représentant Martin qui a réclamé, dans le *Moniteur*, l'honneur d'avoir voté contre le bannissement des Bourbons ? »

« Je l'ignore, répondit son interlocuteur. Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. »

— On DEMANDE des citoyens de bonne volonté pour défricher un terrain jusqu'à présent inculte, en extirper les mauvaises herbes, arracher les ronces, le rendre profitable et de bon rapport.

Ce terrain est situé autour de *Sénard*.

La commission pour les travailleurs, après de longues séances, n'a encore imaginé aucun palliatif aux souffrances des classes laborieuses.

Pourquoi nos représentants ne font-ils rien pour les gens pauvres ?

C'est que ce sont de pauvres gens.

Un écrivain nommé Constant Hilbey donne un rare exemple d'abnégation : il rédige le journal des *Sans-culottes*, et il est tailleur.

La révolution du 24 février devait épurer nos mœurs politiques, et peut-être en augmentera-t-elle la corruption. En voyant les fonctions publiques devenir la proie de l'ambitieux sans conscience, les citoyens qui ont contribué à fonder la République, ceux qui ont souffert pour elle dans les prisons de l'ex-roi, ceux dont les opinions démocratiques ne se sont jamais démenties, se demandent à quoi servent le dévouement, la constance et la probité ?

« C'est déplorable, disait hier un négociant, ancien accusé de juin, partout, comme à la Bourse, on ne voit que de mauvaises actions. »

### Revue théâtrale.

Impartialité des feuilletonistes.

THEATRE FRANÇAIS. — *Les frais de la guerre*, comédie en trois actes, en prose, de M. Guillard, (première représentation le 1<sup>er</sup> juin 1848).

« Régnier ! Régnier d'abord ; avant tout et par-dessus tout à Régnier justice, noëls et bravos. »

Voilà le commencement de la tirade ; allons un peu plus loin.

« Ah ! nous parlerons tout à l'heure de M<sup>me</sup> Allan qui est charmante, de la pièce qui est jolie, de M<sup>lle</sup> Anais qui est toujours une délicieuse comédienne. »

Puis revient l'éloge de Régnier.

« Parlez-moi maintenant de ces jolies histoires d'amour, comme celle qui fait le fond

des *Frais de la guerre*. La comédie de M. Guillard est généralement écrite en jolie langue française, et elle est jouée par M<sup>me</sup> Allan, Anais et par Régnier : jugez ! Le succès qui l'a accueillie ne devait-il pas l'accueillir ?

(*Le Corsaire.*)

MÊME SUJET.

« Avec la donnée de cette prétendue comédie, il y avait de quoi faire un vieux vaudeville. On ne saurait se faire une idée du sans-*façon* des arrangements de cette pièce : de sottises créatures, qui échangent entre elles leurs amants, se les reprennent, se les restituent, aussi simplement que s'il s'agissait de chiffons... des quiproquos usés dont un vaudevilliste habile aurait pu, à la rigueur, tirer un rôle pour Alcide Toussez. A tout cela se mêlent des gravelures qui seraient à peine supportées au Petit-Lazary... Il ne faut point parler du style de cette pièce, c'est l'anarchie, le chaos de la langue. — Nous plaignons sincèrement les artistes que le sort a condamnés à paraître dans cet ouvrage. (*Le Charivari.*)

Quels que soient les jugements contradictoires des journalistes, il est certain que les *Frais de la guerre* rejoindront bientôt dans la tombe la *Rue Quincampoix*, du cit. Ancelot. Et malheureusement, pour rappeler sa clientèle, le *Théâtre de la République* n'a point de nouveauté importante à l'étude.

L'opéra monte avec activité le ballet des *Amazones*. Ce sera un prétexte pour exhiber ces bataillons de jolies femmes, qui exécuteront des manœuvres militaires et danseront la danse Pyrrhique. Au premier acte, M<sup>lle</sup> Plumket, nommée général en chef, sera portée en triomphe sur un bouclier. Nous sommes persuadés que le talent qu'elle déploiera dans son nouveau rôle la rendra digne de cette ovation.

Au premier tableau du second acte, la scène se passera dans une grotte, du fond de laquelle une eau limpide s'échappera pour remplir un vaste bassin. Les amazones viendront s'y baigner ; elles ôteront leurs tuniques et resteront en maillots couleur de chair et très collants ; on n'est pas sans inquiétude sur l'effet de ces tableaux vivants. Déjà deux partis se constituent : celui des amateurs et celui des pudibonds. Les premiers veulent donner à nos mœurs une tournure athénienne et anaacréontique. Les seconds orient à la corruption. A qui restera la victoire ?

L'Opéra-Comique a repris *Fiorella*, de Scribe et d'Auber. Cette partition, donnée en 1826, a paru empreinte d'un cachet de vétusté. On y a cependant applaudi l'ouverture, le duo du 3<sup>e</sup> acte, l'air *Heureux climat, beau ciel de l'Italie*, et la ronde si connue :

Espérance,  
Confiance,  
C'est le refrain  
Du pèlerin.

Il pleut des pièces de circonstance. Nous avons eu, dans l'espace de quelques jours, les *Volcaniennes* de Saint-Malo, des citoyens Rofort et d'Artois ; le *Club champenois*, des citoyens Labiche et Lefranc ; le *Club des Femmes*, des citoyens Cordier et Clairville ; la *République de Platon*, des citoyens Saint-Yves et Choler. Ces nouveautés mort-nées ne ramènent point le public. Pendant la disette trop prolongée des théâtres, bon nombre de nos artistes s'expatrient momentanément. M<sup>lle</sup> Rachel est à Bruxelles, où elle ne peut obtenir l'autori-

sation de chanter la *Marsellaise* encombré de comédiens français.

### LE BEAU RÊVE.

Aix : Je vous reveille, pour...

Après du foyer domestique,  
Je lisais un roman nouveau,  
Et mainte image fantastique  
Donsait autour de mon cerveau.  
Le sommeil à l'enfant mit barre,  
Pourquoi le ciel, dans sa pitié,  
N'a-t-il pas prolongé mon rêve ?  
Plaignez-moi, je fus réveillé !

On avait remis la puissance  
Aux mains d'un sénat dilapide,  
D'hommes qui cherchaient la gloire,  
Autant qu'ils méprisaient la vie.  
De concussions, d'impositions,  
Aucun d'entre eux n'était sage,  
Leurs âmes, leurs mains étaient sales,  
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Les beaux-arts, actifs abeilles,  
De gloire et d'or faisaient butin,  
Et de la France leurs merveilles  
Enrichissaient le front barbare.  
A rendre heureuse la patrie,  
Le trésor était employé ;  
On encourageait l'industrie,  
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Le fabricant devenait tendre  
Pour les ouvriers opprimés,  
Personne ne pouvait prétendre  
Aux fruits qu'il n'avait pas semés.  
Celui qui souffre et qui travaille  
Enfin n'était plus dépeuplé ;  
Plus de hameaux couverts de peupliers,  
Plaignez-moi, je fus réveillé !

L'Europe, à notre exemple instruit,  
De l'homme decretait les droits,  
La Marseillaise était traduite  
En turc, en cosaque, en chinois.  
Jusqu'au fond de la Sibirie,  
Les serfs du czar bien houspillés  
Répétaient : Liberté chérie !  
Plaignez-moi, je fus réveillé !

Nous croupissons dans l'incertitude,  
Les peuples, après cent combats,  
D'une lourde aristocratie  
Seraient-ils l'éternel repas ?  
De l'espoir la main consolante  
Vient essuyer mon oeil mouillé ;  
Un jour, l'image qui m'enchante,  
Je la verrai tout éveillé.

A VENDRE, au plus offrant et au plus cher, plusieurs chiens-courants appartenus à l'ex-roi Louis-Philippe. Ces chiens, que ces animaux ont totalement oubliés, et montreront pour n'importe quel maître, et montreront pour n'importe quel maître, toute la docilité désirable.

Nota bene. Ces animaux ne sont pas à vendre.

Le rédacteur en chef, E. LA BOUTE.

Le gérant, FELLENS.

Imprimerie de BUREAU, rue Comptoir.

Le *Diablo Rose* paraît le dimanche et le jeudi de chaque semaine, depuis le 15 juin 1848.

ON S'ABONNE A PARIS  
Rue Coquillière, 22.  
Au bureau du Journal.

EN PROVINCE  
Chez tous les libraires, dans tous les bureaux de poste et des messageries.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS :	DÉPARTEMENTS :
Six mois... 6 f.	Six mois... 7 f.
Un an... 10	Un an... 12



Adresser toutes demandes ou communications au Directeur du *Diablo rose*, rue Coquillière, 22.

INSERTIONS .

Sur trois colonnes.... 75 c. la ligne.  
Sur quatre colonnes... 50 c.

LES ABONNEMENTS

Datent du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois.

ON NE REÇOIT QUE LES LETTRES AFFRANCHIES.

# LE DIABLE ROSE.

## LA RÉPUBLIQUE ET LA MONARCHIE.

Nous entendons des gens se plaindre du régime républicain comme si la prospérité n'était pas aussi grande qu'elle peut l'être sous ce régime, du moins tel que nous l'ont fait les hommes actuels du pouvoir.

Pour comprendre l'injustice de ces plaintes, il suffit de comparer les deux situations :

Sous la monarchie, nous payions une liste civile de douze millions par an ; c'était un peu lourd.

Sous le nouveau régime, nous entretenons des ateliers nationaux qui nous coûtent à Paris seulement, cinq millions par mois ; ce n'est pas trop !

Sous la monarchie, nous avions 459 députés qui faisaient leurs affaires, mais qui ne nous coûtaient rien ; sous la République, nous avons 200 représentants qui nous coûtent 22,500 fr. par jour et qui ne font pas d'affaires du tout, c'est bien différent !

Sous la monarchie, les ministres s'appelaient MM. Guizot, Duchâtel, Hébert, Mackau, etc.

Sous le nouveau régime, ils s'appellent les citoyens Flocon, Duclerc, Carnot, Cazy, etc. Il n'y a pas de comparaison !

Sous la monarchie, il y avait un président du conseil qui s'appelait Guizot.

Sous la République, il y a une commission du pouvoir exécutif qui s'appelle les citoyens Crago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine, Ledru-Rollin ; n'est-ce pas infiniment mieux ?...

Sous la monarchie, le 5 p. 100 était à 118, les actions de la Banque à 3200, les obligations de la Ville à 1300, le zinc Vieille-Montagne à 6000, le chemin de fer d'Orléans à 1500, les actions des maisons Guoin, Ganneron, etc., étaient en faveur.

Sous le nouveau régime, le 5 p. 100 se vend à 68 à 53, les actions de la Banque flot-

tent de 1200 à 90, les obligations de la Ville sont descendues à 950, le zinc Vieille-Montagne flotte de 2000 à 1000, le chemin de fer d'Orléans est à 500, les maisons Guoin, Ganneron et autres, se sont évanouies. La fortune publique est dépréciée de 20 milliards : c'est bien la faute de... la monarchie !

Sous le régime justement appelé *déchu*, les ouvriers pouvaient travailler douze heures par jour, mais ils trouvaient de l'ouvrage et n'avaient pas le temps d'aller dans les clubs exercer leur intelligence de citoyen, et s'habituer à la vie politique... Quel malheur !...

Sous la République, ils ne doivent travailler que dix heures, mais l'ouvrage leur manque complètement ; et ils ont le temps de s'exercer aux discussions politiques en pérorant sur les places, dans les rues ou sur les boulevards : ne sont-ils pas beaucoup plus heureux ?...

Sous la monarchie, les Tuileries étaient occupées par Louis-Philippe et sa famille le Palais-Royal, rempli de chefs-d'œuvre, était habité par un membre de la famille royale ; l'Hôtel-de-Ville de Paris était occupé par le préfet de la Seine qui s'appelait M. de Rambuteau.

Sous la République, les Tuileries sont provisoirement l'hospice des Invalides civils, le Palais-Royal s'appelle *Palais-National* ; il est dévasté comme si les Vandales y avaient passé, mais il est occupé en partie par le Comptoir national d'escompte, en partie par l'état-major de la garde mobile ; l'Hôtel-de-Ville est habité par un maire de Paris qui se nomme le citoyen Marrast ; voilà une différence bien essentielle pour le bonheur public !

Sous la monarchie, nous avions des sergents de ville, des gardes municipaux et 25 mille hommes de troupes pour seconder la garde nationale.

Sous le nouveau régime, nous avons les gardiens de Paris, la garde mobile, la garde répu-

libcaine, la garde marine pour flaner le long de la Seine, et 50 mille hommes de troupes pour sauvegarder l'ordre public. N'a-t-on pas tort de se plaindre ?

Enfin, pour ne pas étendre démesurément cette énumération, sous la monarchie, les théâtres faisaient leurs petites affaires, les concerts se multipliaient, les artistes avaient quelques travaux. On chantait, on dansait assez souvent.

Sous le nouveau régime, qui est un régime grave et sérieux, les théâtres sont naturellement abandonnés, les concerts ne s'organisent point, les artistes sont dispersés ; plus de distractions légères ; nous devons être tout entiers aux affaires publiques. Je le demande encore une fois : A-t-on bien le droit de se plaindre ?

## La Constitution en herbe.

Le peuple français était comme la femme de Barbe-Bleue, au moment où elle s'écria : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

L'anarchie le tenait aux cheveux ; la réaction le saisissait à la gorge ; et le peuple disait aux journalistes, ses sentinelles avancées : « Mes frères, ne voyez-vous rien venir ? »

Et les journalistes répondaient : « Nous ne voyons que le soleil qui poudroie, les bonapartistes qui complotent, et les paysans qui refusent de payer l'impôt de 45 centimes. »

Le peuple levait les mains vers le ciel, en signe de détresse, et répétait de l'accent le plus pathétique : « Mes frères, ne voyez-vous rien venir ? »

Enfin ils peuvent dire : « Nous voyons venir la Constitution. »

Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que, malgré l'intervention des ci-devant défenseurs de la charte, le projet qu'on a présenté est assis sur des bases vraiment démocratiques.

Pour peu qu'on réalise les promesses de la

Constitution, les titres et privilèges se vont anéantis.

Tous les citoyens, instruits gratuitement, pourront prétendre aux fonctions de préfets, de ministres et de commissaires de police.

Les hommes valides auront un travail assuré; les vieillards seront recueillis.

La justice sera rendue gratuitement, les avoués ne rançonneront plus les plaideurs.

Tout sera pour le mieux, dans la meilleure des Républiques.

Les germes féconds sont semés, mais la moisson est encore loin.

Les réactionnaires vont essayer d'infecter de leur ironie le champ de la Constitution; d'y faire pousser des privilèges; d'y replanter les abus qu'on veut déraciner.

Patriotes, veillez au grain!

### UN PRÉFET RÉPUBLICAIN.

(La scène se passe dans un chef-lieu de département très connu.)

Sais-tu, Anatole, que j'ai eu du bonheur d'attraper une préfecture?

— Attraper! c'est le mot, mon cher, car tes administrés ne pouvaient l'être plus complètement.

— Insolent!

— Bambocheur! ne voudrais-tu pas te fâcher?

— Moi! au contraire, tu vas me payer ce mot au billard, en quinze points.

— Soit! où allons-nous?

— Au café de l'Univers; le billard est excellent.

— Garçon, une choppe et des cigares?

— Voilà, citoyen préfet.

— Ah! il paraît que tu es un habitué du lieu.

— Tiens! pourquoi pas? Je ne connais que la liberté, l'égalité...

— Et la fraternité, je conçois... c'est pour cela que tu viens fraterniser avec les fumeurs de l'estaminet. Mais les affaires ne peuvent-elles pas en souffrir.

— Bah! bah! si l'on a besoin de moi, on sait où me trouver.

Un gendarme. — Citoyen préfet, pardon de vous déranger; c'est qu'une troupe de dix mille paysans viennent d'entrer dans la ville, malgré la garde nationale; ils voudraient vous parler.

— Me parler?... Comment veulent-ils que j'entende dix mille individus à la fois? qu'ils envoient des délégués, et surtout qu'ils attendent que j'aie fini ma partie.

— C'est bien, citoyen préfet. (Il se retire et revient bientôt avec une troupe de 25 paysans).

Les délégués: — Citoyen préfet, voici ce que c'est: on nous a promis plus de beurre que de pain, et voilà qu'aujourd'hui nous n'avons plus de pain du tout.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Ce qu'il faut faire, voici: les riches font exprès de garder leurs écus; ils n'achètent rien; partant, le commerce ne va point; eh bien! il faut les forcer à faire aller le commerce.

— Ah! et comment cela?

— Voici ce que c'est, citoyen préfet; nous n'entendons pas violer leurs propriétés; ils les ont, elles sont à eux; qu'ils les gardent; nous

demandons seulement une heure de pillage, à cette condition, nous respecterons la propriété.

— Tiens! tiens! tiens! c'est une heureuse idée!.. Et le commerce?

— Eh bien! les riches en rachetant ce que nous leur aurons pris seront contraints de le faire aller.

— C'est juste! allons, vous m'avez l'air de gens raisonnables, je veux bien consentir à votre demande; je n'y mets qu'une seule condition, c'est que cette affaire sera décidée au billard. Que le plus fort d'entre vous prenne une queue; je lui rends dix points sur vingt-cinq; s'il gagne, le pillage aura lieu; s'il perd vous retourneront tous chez vous comme des imbeciles: ça vous va-t-il?

— Oui! oui! nous acceptons; Michel, c'est toi qui tiendras la partie.

Michel joue, Michel perd; les paysans honteux s'en retournent dans leurs villages, et voilà comme il a été prouvé que le gouvernement républicain a raison de choisir des pilliers d'estaminets pour administrer les départements.

### La buvette de l'Assemblée nationale.

Depuis qu'il a été décidé que les frais de la buvette seraient au compte de ceux des représentants qui y feraient de la consommation, le buffet présente une variété de friandises qui allèche singulièrement le palais des honorables citoyens. Aussi a-t-on remarqué qu'un certain nombre d'entre eux se plaisent beaucoup mieux autour des tables de la buvette, où règne d'ailleurs une agréable fraîcheur, que dans la salle des séances publiques, qui est devenue, depuis les chaleurs, une véritable étuve. Là, les discussions sont entrecoupées de réflexions souvent assez réjouissantes. En voici une qui nous a été rapportée et que nous tenons pour authentique:

M. B. — Que dites-vous, citoyen P., des idées de ces socialistes?

M. P. — Voilà une excellente tranche de veau.

M. B. — Est-ce que vous ne trouvez pas que ce sont des rêveurs?

M. P. — Assurément, ce vin est exquis.

M. B. — A les entendre, ils ont découvert une panacée universelle pour les maux de l'humanité.

M. P. — Pardon, citoyen, la carafe est de votre côté; un peu d'eau, s'il vous plaît.

M. B. — Je comprends; vous voulez me dire: Croyez cela et buvez de l'eau.

M. P. — Garçon, du café! un peu fort.

M. B. — Bravo! bravo! C'est comme si vous me disiez: c'est trop fort de café!.. Ah! vous êtes malin, citoyen P.

M. P. — Vous me faites trop d'honneur, citoyen.

Un questeur. — Citoyens, on n'est pas en nombre; vous êtes priés de rentrer dans la salle.

M. B. — C'est-à-dire dans la forêt de Sénard.

M. P. — Comment cela?

M. B. — Eh bien! est-ce que le citoyen Sénard n'est pas notre président?

M. P. — Ah! je comprends; c'est très bon.

Le questeur. — Citoyens, vous êtes priés.

M. P. — Une minute donc... Sur quoi vote-t-on?

Le questeur. — Sur un projet de décret qu'a présenté le ministre.

M. B. — Alors, je suis pour.

M. P. — Et moi aussi.

M. B. — Allons toujours voter; nous connaissons le décret par le Ministère.

Un garde national de mauvaise humeur, fatigué sans doute du service militaire, amusé à crayonner les commandements sur les murs de son corps de garde.

### LES COMMANDEMENTS DE LA GARDE NATIONALE.

Le lundi les armes prendras

Et le mardi pareillement;

Mercredi garde monteras

Avec giberne et fournement;

Le jeudi tu la descendras

Dedans le même accoutrement;

Vendredi tu continueras

A patrouiller civiquement;

Samedi tu t'éveilleras

Au son d'un rappel roulement;

Mais le dimanche tu viendras

Parader militairement;

Et c'est ainsi que tu mourras

De faim républicainement.

L'esclavage des nègres est aboli, la compensation l'esclavage des blancs continué. Les usuriers réclament à grands cris le rétablissement de la contrainte par corps sur les pauvres gens, depuis que les portes de la prison se sont ouvertes, n'osent plus exploiter de famille; aussi la désolation est dans le camp. Mais les hommes du 24 février, aux faveurs de la république, se trouvent aujourd'hui parfaitement désintéressés sur la question, nul doute que la demande soit favorablement accueillie.

### Coups de griffe.

Le projet de constitution maintient le titre d'Honneur, dont les statuts seront modifiés et mis en harmonie avec le principe républicain. Plusieurs représentants ont proposé la proposition de placer au centre de la tribune la figure symbolique de la liberté républicaine. « Encore une preuve de réaction! dit le sujet le citoyen Archambaud: il y a des gens qui voudraient voir la République dans le grand des ordres. »

Un calembourg a été commis au sein de l'Assemblée nationale, pendant la séance du 10 juin; mais les journaux qui l'ont rapporté l'ont à tort attribué à un représentant. Le mot en question émane d'un représentant du Nord, le citoyen de Fienne, dit Charlot, qui l'a lancé du haut de la tribune. Les sténographes dans les circonstances ont rapporté le mot de Fienne, à propos de la proposition du citoyen Laissac, dans le département de l'Hérault, établissant une distinction entre le sang chaud du Midi et le sang froid du Nord. Là-dessus, le colonel de Fienne monte à la tribune et s'écrie: « Je plaider la cause des méridionaux, qui ont le droit de vouloir mettre au ban du monde le Nord. » Le citoyen de Fienne, il semble en effet, que le sang du Midi ne serait pas aussi chaud que le sang du Nord.

Voix nombreuses. Mais non! mais du Nord.

Le citoyen de Fienne. C'est peut-être un peu de donquichotisme à propos de...

**Enfin ! l'ordre règne à Naples !**



Encore une petite journée comme celle ci , et je répons de mes  
chers Napolitains... s'il en reste.

Quel rapport y a-t-il entre la commission exécutive et la fontaine des Innocents ? C'est que toutes deux ne font que de l'eau claire.

On a remarqué que les bandes bonapartistes qui ont parcouru les rues ces jours derniers se composaient principalement de gamins de 12 à 15 ans.

Un empire fondé par ces jeunes moutards, ce serait un gouvernement de drôles et un drôle de gouvernement.

L'Illustration, recueil de gravures sur bois, est en pleine voie de décadence. Son texte, plus pâle que jamais, n'est plus racheté par d'attrayantes vignettes; l'heure des désabonnements va sonner pour elle.

Il n'est donc pas surprenant que, dans son numéro 277, ce journal, à l'agonie, attaque la vraie République. Il est au bord de la fausse.

Lors de la constitution du *Club des Femmes*, une jeune et jolie *chaussette-bleue* y débuta de la manière la plus brillante; son éloquence était vive et entraînant; rien ne manquait à ses charmes; seulement sa taille était défigurée par un embonpoint anormal. Le bruit courait que la demoiselle était dans l'intéressante position où se trouve si fréquemment la reine Victoria; mais elle répondait aux mauvaises langues: « Vous vous méprenez étrangement: mon médecin me traite comme hydropique. »

Notre *chaussette-bleue*, qui s'était absentée depuis les premiers jours de mai, vient de reparaitre radicalement guérie. En montant à la tribune, elle a trouvé sur le bureau le quatrain suivant qu'un poète y avait déposé:

Par vos charmes, belle Aspasie,  
Vous allez droit à la célébrité,  
Et jusqu'à votre hydropisie,  
Rien n'est perdu pour la postérité.

### Les bons mots Républicains.

« On a prétendu que les républicains n'étaient pas spirituels, *sacrebleu!* dit le citoyen Caussidière; je donnerai un démenti aux mauvais plaisants qui soutiennent ce mensonge; je prouverai que ce sont des vessies gonflées qui crevent lorsqu'on les presse. »

« La comparaison est originale, ajouta le citoyen Adelswart; cependant elle manque de justesse: la République est comme la femme de César; il ne faut pas qu'elle soit soupçonnée. »

« C'est tiré par les cheveux, reprit le citoyen Lamartine; cependant il est permis de repousser les calomnies qu'on déverse sur les républicains. On m'a bien accusé d'avoir conspiré avec Barbès et consorts; oui, j'ai conspiré comme le paratonnerre conspire contre le nuage qui porte la foudre. »

« Ah! voilà un joli mot, s'écria le citoyen Decoux; on pourra dire que vous avez inventé le paratonnerre politique. »

« Bah! dit le citoyen Trélat, ministre des travaux publics, un paratonnerre est comme une girouette: il est soumis à toutes sortes d'influences, de même que la girouette tourne à tous les vents.... Mais je crois que j'ai dit une bêtise. »

« Quand ce serait, ajoute M. de Boissy, qui pourrait s'en plaindre, Je répéterai ce que

je disais à l'un des membres de la commission exécutive: que ceux qui ne sont pas contents aillent se faire..... »

Je supprime un mot.....

On voit que le pittoresque n'est pas étranger au républicanisme.

### CHANSON DU DIABLE ROSE.

AIR: du Bon Dieu.

Amis, sachez que de l'Enfer,  
Un envoyé de Lucifer  
Vient d'arriver, et qu'il s'installe  
Au sein de notre capitale.  
Ce diable offre à la Liberté  
L'appui d'une franche gaité.

Aux bons Français, il va prêter main forte;  
mais, quant aux méchants, le diable les emporte!  
A jamais le diable les emporte!

En débarquant par le faubourg,  
Il traverse le Luxembourg.  
La commission des Pentarques,  
Premier objet de ses remarques,  
Sur des coussins fleurdelysés,  
Se prélassa les bras croisés.

« Cessez, dit-il, de trôner de la sorte,  
« Ou craignez qu'un jour le diable vous emporte!  
« Craignez que le diable vous emporte! »

Il entre à l'ex-palais Bourbon,  
Et dit: « Voici qui n'est pas bon!  
Ergotants diffus et frivoles,  
Vous perdez le temps en paroles,  
Et sous un lourd fardeau plié,  
Le pauvre peuple est oublié;

Entre vos mains la République avorte;  
O représentants, le diable vous emporte!  
A jamais le diable vous emporte! »

« Electeurs, pourquoi vos mandats  
Sont-ils remis à des Judas?  
Parmi nos amis politiques,  
Vous placez de vieux dynastiques,  
Qui, masqués en républicains,  
Rèvent le retour des Tarquins.

Bien mieux vaudrait les laisser à la porte;  
Vous qui les nommez, le diable vous emporte!  
A jamais le diable vous emporte! »

Le diable poursuit son chemin,  
Tenant ses crayons à la main;  
Il prend note des ridicules,  
Pour les combattre sans scrupules,  
Et donne au peuple des avis  
Qui méritent d'être suivis.

Or, écoutez sa voix qui vous exhorte,  
Ou craignez qu'un jour le diable vous emporte!  
Craignez que le diable vous emporte!

### Revue théâtrale.

THÉÂTRE DE LA NATION. — Première représentation de *l'Apparition*, drame en deux actes.

Nous sommes à Gironne, au temps de l'Empire. Après une ouverture savamment orchestrée, nous voyons, sous les voûtes sombres du manoir de Ghismondo, des paysans espagnols consulter une nécromancienne. La sorcière est reconnaissable à ses cheveux épars, à sa baguette dorée, à son tartan écossais, et à la manière dont elle fait pétiller du lycopode dans l'esprit de vin d'un trépied. Elle congédie

les visiteurs pour recevoir sa fille, la jeune et heureuse victime de la perfide *chaussette-bleue* française Roger. Clara en a été la victime donnée; mais il doit passer par Gironne, par la ruche Alcar l'attirera au château et l'assassine d'un coup d'escopette. Clara, par le meurtre de celui qu'elle a aimé.

Ce pacte conclu, nous voici transportés sur une place publique, ombragée de palmiers, et dans des chants et des danses le triomphe d'un torréador. Survient Roger, accompagné d'un aide-de-camp et d'un planton, qui se livre à une noire mélancolie, depuis qu'il a obéi à des ordres supérieurs, il a brusquement Clara. On lui a affirmé qu'elle était morte de désespoir. Le camp le console par de joyeuses chansons.

Les trois Français ont demandé au bergiste Nugnez; mais celui-ci ne peut mettre dans sa *posada*, qui est remplie de dans Gironne; ils n'ont d'autre abri que les vieux murs de Ghismondo, murs redoublés parait, à minuit, l'ombre d'une châtiment heureuse et persécutée. Les terreurs des Espagnols n'arrêtent point Roger.

Au second acte, nos voyageurs sont à Ghismondo avec Nugnez, qu'ils ont malgré ses vives réclamations. Ils se mettent à souper gaiement, mais l'heure fatale sonne et le spectre vient prendre place au festin. Clara reconnaît Clara; convaincu qu'elle a cessé de vivre et qu'elle habite réellement l'autre monde, il veut, pour la rejoindre, se perfover l'épée. Clara l'arrête... ô surprise! c'est une femme en chair et en os, que Roger pressait de ses bras. Il se justifie, il obtient son pardon, mais le farouche Alvar se présente avec sa mission pour accomplir son horrible mission. Les rillas s'apprentent à canarder les Français, que Clara, reprenant son rôle de fantôme, mède la crédule assemblée, et donne aux dardes le temps d'intervenir pour empêcher les brigands.

Ce libretto a été emprunté par le citoyen Delavigne à une nouvelle de Clara, *Inez de las Sierras*; la nouvelle est médiocre et le poème plus médiocre encore; il a des mélodies gracieuses et légères du citoyen Baroillet, le trio du souper, la *sors du tombeau, femme adorée*, ont été chaleureusement applaudis; mais le manque de sujet, sa couleur mortuaire, ses *gubres*, ont glacé les spectateurs.

Le divertissement du premier acte fait grand honneur aux talents chorégraphiques du citoyen Mabile; voilà de la danse vivante et originale.

L'Opéra, Théâtre de la nation, délaissé par la noblesse, souffre plus que tout autre de la crise actuelle. Nous l'avons vu avec surprise par le *Constitutionnel*, dont le propriétaire, le citoyen Véron, ancien directeur de l'Opéra, connaît le fort et le faible de l'entreprise.

Le rédacteur en chef, E. LA BÉDOLLE.

Le gérant, FELLENS.

Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière.